



Olivier de Marignan

MILLÉ\$IME 2008

Au bord de l'asphyxie... !

Olivier de Marignan

MILLÉ\$IME 2008

Au bord de l'asphyxie...!

© Olivier de Marignan, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-5118-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement au lecteur

Voici la série véridique des décisions du gouvernement américain depuis 1933 jusqu'en 2004 sur les dérèglements successifs des prêts immobiliers... Une progression inexorable vers la crise qui s'est propagée dans le monde entier à partir de 2005 avec un paroxysme atteint en 2008 avec la chute de la banque Lhemann Brothers.

Ce livre s'appuie sur cette crise réelle.

Une obsession des gouvernements U.S. depuis 1933 : que les Américains soient tous propriétaires de leur maison. Avec une accélération des dispositifs depuis 1997 et un dérèglement officialisé depuis 2000...

Les germes de la catastrophe !

Dès 1933, le New-Deal décrété aux États-Unis mettait en avant des mesures spécifiques permettant aux Américains de devenir propriétaires de leur logement.

En 1938, l'agence Fannie Mae est créée pour fournir des liquidités aux banques afin d'assurer le refinancement des prêts immobiliers octroyés aux emprunteurs américains.

1968, Fannie Mae est transformée en agence privée sous convention publique. Sa dette n'est de ce fait plus comptabilisée dans celle de l'État Fédéral.

1970, deux ans plus tard, l'agence Freddy Mac est créée pour permettre de titriser auprès d'investisseurs des obligations reposant sur la seule valeur des maisons (hypothèques immobilières). Les prix des maisons, dopés par ce marché devenu extrêmement liquide, se mettent à flamber avec une progression 20 fois supérieure à celle de l'inflation entre 1960 et 1970.

1971, l'étalon or-dollar est abandonné. Il n'y a plus de limites sur la création de monnaie et de la dette par le système bancaire américain. La croissance monétaire atteint des milliers de milliards de dollars.

1977, les banques américaines se retrouvent contraintes de faire des prêts aux personnes à faibles revenus. On appelle cela des « subprimes ». Le coût moyen des maisons est multiplié par trois sur la période 70/80

1986, la réforme fiscale encourage le crédit hypothécaire rechargeable par les consommateurs (possibilité de se réendetter à l'infini sur la base de la valeur de l'hypothèque). Le coût moyen des maisons est multiplié par deux sur la période 80/90.

1992, le gouvernement insiste pour que Fannie Mae et Freddy Mac dédient un

pourcentage de prêts pour promouvoir encore plus l'accession à la propriété en augmentant leur capacité de titrisation.

***1995**, le gouvernement autorise Fannie Mae à acheter des obligations de crédit à haut risque.*

***1997**, une réforme fiscale favorise la spéculation sur les résidences secondaires.*

***1999**, Fannie Mae diminue ses exigences afin d'encourager les banques à faire des prêts immobiliers aux emprunteurs dont la note de crédit est dégradée.*

***10 mars 2000** explosion de la bulle internet.*

***Novembre 2000**, Fannie Mae annonce qu'elle va consacrer 50% de ses capacités pour financer des familles à faible revenu.*

***Décembre 2000**, le gouvernement américain désigne les taux d'intérêt, les monnaies et les indices boursiers comme actifs non contrôlables et permet la création des CDS (Crédit Default Swaps).*

***2002**, George W. BUSH fixe l'objectif d'accroître de 5,5 millions d'accédants à la propriété issus des minorités en octroyant des milliards de dollars de crédits d'impôt et une augmentation des disponibilités financières de Fannie Mae de 440 milliards de dollars.*

***2003**, Fannie Mae et Freddy Mac achètent pour 81 milliards de dollars d'obligations à risque dites « subprimes »*

***2004**, record historique du nombre d'adhérents à la propriété de près de 70%. Les deux agences de refinancement et de titrisations élèvent leurs objectifs pour les quatre années suivantes en se basant sur la hausse du volume des prêts auprès des populations à faible revenu (prêts dits « subprimes »). La SEC (agence de sécurité financière des US) suspend les règles de plafonnement du capital pour les cinq plus grandes banques américaines : l'effet de levier sur leur capacité d'endettement augmente de 20 à 40 fois ! Hausse des prix records des maisons de plus de 25% par an.*

***Automne 2005**, explosion de la bulle immobilière aux U.S.*

***2006**, l'indice de construction baisse de 40% en un an. Les ventes de maisons sont en baisse régulière et de plus en plus forte. L'industrie financière des subprimes s'effondre et les expropriations par les banques explosent.*

***20 février 2007**, 25 établissements commercialisant les prêts subprimes font faillite.*

***2 avril 2007**, le New Century Financial, le plus grand établissement de crédit à risques prêteurs fait faillite.*

***Août 2007**, les restrictions de crédit à l'échelle mondiale se propagent. BNP*

Paribas et Bank of China sont touchés. La Réserve Fédérale injecte 100 milliards de dollars pour refinancer les banques à taux faibles.

14 septembre 2007, panique bancaire à Londres, la banque Northern Rock a des problèmes de liquidités et manque de peu de faire faillite.

30 septembre 2007, Netbank, pionnier de la banque sur internet fait faillite. UBS annonce une perte de 700 millions de dollars au premier trimestre.

2008, les transactions dans l'immobilier continuent de chuter de façon vertigineuse.

De mars à juin 2008, plusieurs dirigeants de banques et institutions financières aux U.S. sont poursuivis pour fraudes sur les prêts subprimes.

15 septembre 2008, choc majeur, après le refus du gouvernement américain de venir à son secours, Lehmann Brothers est déclaré en faillite. Le principe « Too big to fail » ne se vérifie plus ! Les banques décident de ne plus se faire confiance à partir de ce jour. La machine se grippe totalement. Plus de circulation d'argent dans le monde entier...

Malgré le contexte historique proche de la réalité ou l'aspect technique plausible repris dans cet ouvrage, l'ensemble reste une pure fiction. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait un pur hasard.

CHAP 1

*Siège de la banque Rivereau, terrasse du quatorzième étage, le 25 février 2008,
8h 35 du matin...*

Geoffroy s'était collé à la balustrade. Il faisait encore nuit. Le soleil ne se lèverait que dans une demi-heure. Seuls quelques nuages que l'on devinait à l'est, au-delà des tours en béton qui bordaient le périphérique parisien, laissaient refléter la naissance du jour avec ses couleurs orangées et blafardes. Le bruit qui montait du boulevard s'amplifiait de quart d'heure en quart d'heure. Il allait être temps !

Malgré le froid qui mordait, Geoffroy ne portait qu'un simple costume de demi-saison. Il frissonna et fit le geste absurde de relever le col de sa veste. Cela faisait bien vingt minutes qu'il était là. Son écharpe et son manteau étaient précautionneusement posés sur un cintre, dans son bureau, douze étages plus bas. La lettre était bien restée dans la poche de ce dernier. Il s'en était assuré avant de rejoindre le quatorzième.

Personne ne l'avait interrogé sur sa présence à cet étage, si tôt dans la matinée. Il aurait été bien embêté pour répondre. Mais il se doutait qu'il ne rencontrerait pas grand monde. Le lundi, il était rare que ce lieu de réception soit pris d'assaut comme les autres jours de la semaine. Peu de chance de croiser des collègues ou surtout des chefs à un petit-déjeuner organisé par la direction de la banque. Il avait pu accéder à la terrasse librement.

Il repensa au courrier. Il espérait qu'il était suffisamment clair. Il l'avait refait...combien ? Dix, vingt fois ? Un exercice plus compliqué qu'il ne l'avait imaginé. Mais ce qu'il avait à dire était, de toute façon, impossible à rédiger avec des mots simples. Cela faisait deux jours qu'il le retravaillait avec un certain acharnement. Il avait eu le temps. Sa femme était partie depuis vendredi, avec des copines, avait-elle assuré. Et son rejeton, plus tout à fait ado, mais bien loin d'être adulte, qui avait émergé de sa chambre sous le coup de 11 heures le samedi, avait filé en le prévenant qu'il ne rentrerait que tard le dimanche, ou peut-être même le lundi... Les cours à la fac ne reprenaient paraît-il que le mardi. Il en profiterait sûrement pour prolonger le week-end avec ses potes.

Geoffroy avait de nouveau vécu ces deux jours tout seul. Le frigo était vide,

pas de conserves, rien à grignoter... Il s'en foutait. Il était resté prostré sur le canapé toute la journée à ressasser ce qu'il ferait ce matin. Il avait commencé à écrire tout ce qui lui passait par la tête. Son fils qui ne le regardait plus comme un modèle depuis des lustres. Toutes les tentatives pour lancer la moindre communication se heurtaient à un mur glaçant d'incompréhension et de souffrance. Se rappelait-il juste un moment où il l'avait considéré avec un mélange de fierté et d'envie ? Sa femme qui le trompait de plus en plus ouvertement avec le premier venu. Week-end de copines, tu parles... Il savait très bien avec qui elle était partie pendant ces deux jours. Combien de temps tiendrait-il celui-là ? Son chef, douze étages plus bas, qui ne le sollicitait plus depuis de trop nombreux mois. Comme ses prédécesseurs. Combien de mutations affligeantes, de véritables placards en réalité, avec leurs lots de privations, d'humiliations vis-à-vis de ses collègues ? Ses discussions avec le seul gars qui semblait le comprendre... Cela lui avait paru cocasse... Une sorte de thérapie, mais à l'envers !

Il ne se souvenait pas d'être allé se coucher. Sans doute s'était-il assoupi sur le canapé ? Mais il avait griffonné plusieurs pages d'une écriture pleine de rage et de ratures... Le dimanche, il était parvenu à mettre un peu d'ordre dans son récit. La veille au soir, cela avait presque de l'allure ! Du moins c'est ce qu'il voulait y voir. Un certain agencement qui le satisfaisait enfin dans l'enchaînement des choses. Il y avait une logique, une suite, une fin ! La lettre était pliée dans la poche de son manteau. Elle n'était pas terminée... Le dernier paragraphe allait se rédiger ce matin. Maintenant !

Réajustant encore une fois le col de sa veste, geste qu'il fit plus par mécanisme que par raison, il enjamba la balustrade et resta un instant suspendu au-dessus du vide, seulement retenu par ses mains encore accrochées à la barre métallique du grade-corps. Une impression bizarre l'envahit. Une sensation d'irréel, de détachement de soi. Comme s'il s'observait de loin et considérait cet acte comme une manifestation étrangère, ne le touchant pas... Il n'était plus là ! Cela faisait un moment qu'il ne se sentait plus dans sa peau, dans son corps. Celui avec lequel il avait vécu, rêvé, fomenté les pires bêtises et assuré les meilleurs coups... Son plus fidèle copain ! Depuis combien de temps s'en était-il échappé ? Désolidarisé ? Aujourd'hui, ce matin, il constatait que ce corps-là allait faire une sacrée connerie, mais cela ne le concernait plus... Il pouvait bien lâcher la balustrade, peu lui importait, il était déjà ailleurs...

Il n'y eut pas un cri. Juste un instant improbable de silence qui couvrit jusqu'au brouhaha grandissant du quartier, puis un bruit mat et un crissement de pneu brutal quelques secondes plus tard. Geoffroy était parti avant même que le soleil ne fasse son apparition...

CHAP 2

Siège de la banque Rivereau, le même jour à 8H55...

Bernard Leccas fut surpris de voir la porte de son bureau s'ouvrir soudainement. Antoine Galopin interrompit sans ménagement la conversation. Il allait réagir à cette intrusion pour le moins inhabituelle quand son principal adjoint lui lança une phrase qu'il aurait préféré ne jamais entendre et qui allait, à n'en pas douter, contribuer à pourrir sérieusement ses 12 prochains mois.

— Monsieur, nous avons un suicide sur les bras. Un de nos collaborateurs vient de se jeter du 14^e étage. Je vous suggère de déclencher la cellule de crise dès maintenant, nous allons avoir les médias dans le hall de la banque dans moins d'une heure...

— Merde ! quand cela est-il arrivé ?

— Il y a quinze minutes, pas plus.

— On sait qui c'est ?

— Oui, Geoffroy Roudier, un cadre au service des crédits. On fait le point sur ses affaires, son bureau... Il a peut-être laissé quelque chose qui puisse expliquer son geste. Je crains le pire. J'en ai déjà entendu parler. Ça ne sent pas très bon...

— C'est qui son chef ?

— Christian Aveniaux, un type plutôt à poigne... Pas simple de travailler avec lui. Il paraît qu'il y avait un contentieux entre eux deux... Je vous le répète, ça n'est pas parti pour être un dossier facile.

— Que disent les instructions pour un cas comme celui-là ?

— Cellule de crise déclenchée par vous. On met tout de suite le directeur de la com' sur le devant de la scène pour occuper les premiers journalistes. Dès qu'on a quelque chose de sérieux à communiquer... éléments identifiés, contexte, tensions internes ou personnelles ... même si c'est mauvais pour nous et après avoir fait le point avec la famille... vous ou moi, on prend la main et on balance tout ce qu'on sait. Pas de cachotteries !

Bernard s'imagina les séances qui suivraient immanquablement. Les explications qui allaient s'enchaîner, qui n'en finiraient plus, les reproches de tous, les syndicats qu'il allait falloir calmer, les équipes qui voudraient être accompagnées, les proches qui exigeraient de connaître les raisons... et le groupe, les demandes de justifications... Combien de temps perdu, d'énergie